Document generated on 08/06/2025 1:18 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Le tourisme pénitent

Maxime Prévost and Claudia Bouliane

Number 84, Spring 2021

Qui a peur des changements climatiques ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/96386ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Prévost, M. & Bouliane, C. (2021). Le tourisme pénitent. *L'Inconvénient*, (84), 45–51.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le tourisme pénitent

DIALOGUE **Maxime Prévost et Claudia Bouliane**

Chère Claudia,

Qui a peur des changements climatiques ? Moi, pour commencer, et toi aussi, je le sais bien. Pourtant, nous sommes tous deux ce qu'il convient d'appeler de « grands voyageurs », tant pour le travail que pour le plaisir, les deux étant par ailleurs difficilement dissociables. J'organise mes étés autour de séjours de recherche à la Bibliothèque nationale de France, après lesquels je retrouve Anne et les enfants dans la région de Marseille. Il est rare que je ne parte pas au moins deux fois en colloque au printemps, dont une au Royaume-Uni (Angleterre ou Écosse). Tu en fais autant ; je crois que tu es même plus active que moi (ou, du moins, tu l'étais à l'époque pré-COVID). J'aimerais donc que nous échangions sur le sujet pour voir à quel point nos croyances et nos comportements procèdent de la dissonance cognitive : sommes-nous, sur le plan, disons, écologique, de grands parleurs, petits faiseurs ? J'aimerais souligner d'entrée de jeu – et nous aurons l'occasion d'y revenir – que je ne considère pas tous les déplacements comme étant également justifiés (j'improvise parfois des théories, à la fin de soirées arrosées, pour mes amis qui m'accusent de fascisme élitaire). Je crois qu'il est aussi juste de se demander quel poids tiennent les déplacements aériens dans la balance écologique. Enfin, connaissant la profondeur de ton savoir historique sur la question du tourisme de masse, je me demande quels éclairages tu peux apporter à ces questionnements en historicisant un peu la question. Pour Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, la principale pollution qu'occasionne le tourisme n'était-elle pas attribuable moins au mazout qu'à l'activité touristique elle-même ?

Cher Maxime,

Nous partageons en effet, comme tant d'autres, ces deux aspects irréconciliables : gamine à vocation écoterroriste avant l'heure (des anecdotes semi-honteuses pourront être partagées autour d'un verre ou trois) devenue lâchement écoanxieuse avec l'âge, je suis par ailleurs l'enfant de boomers aux récits enviables de tournées en Europe « sac-au-dos-rien-dans-les-poches », abreuvée de road novels beat au point d'accepter trop tôt des emplois à temps plein soirs week-ends après l'école afin de pouvoir financer mes propres épopées, lesquelles requéraient déjà des poches plus remplies. J'aurais des tas de choses à dire, évidemment, mais j'aimerais aujourd'hui m'arrêter à deux parades auxquelles mon esprit cauteleux a recours sitôt

que je fais face au paradoxe de ma pratique effrénée du tourisme à l'ère de la crise écologique.

La première est comptable et revient à la balance que tu évoquais : je tente, peu habilement vu mes maigres moyens en la matière, d'établir une sorte de jeu à somme nulle où mes « petits gestes quotidiens » et mon piétonnisme à toute épreuve rachètent mes quatre vols intercontinentaux par année, sans compter mes déplacements en sol américain. Même en y ajoutant les indulgences que je m'empresse d'acquérir – ces compensations pour mon empreinte carbone qui jouent le même rôle lénifiant que les assurances annulation pour ma mère – je ne crois pas que les spécialistes de l'Observatoire de la consommation durable que j'entends parfois à l'émission radiophonique *Moteur de recherche* apposeraient une étoile sur mon bulletin citoyen.

La seconde est plus retorse encore et pénible à confesser, car elle a trait à l'élitisme auquel tu faisais référence, quoique j'emploie la notion de « fascisme » moins libéralement que ne semblent le faire tes amis. Et tu as vu juste ici aussi : Beauvoir est de la partie. Dans ses *Mémoires*, elle dépasse le manichéisme du voyageur aventurier et du bête touriste en se dépeignant comme une représentante exemplaire de la deuxième catégorie. Revendiquant comme Sartre diariste en Italie ce statut auparavant décrié, elle y raconte à maintes reprises comment elle remplit diligemment « les tâches classiques du touriste » (cette citation, comme les suivantes, est tirée de *La force des choses*), de même que la jeune fille rangée complétait autrefois ses devoirs de vacances : en préparation, elle « dévore » les Guides bleus et revoit les « enseignements » des maîtres ès périples réussis qu'étaient pour elle et son compagnon « Valéry Larbaud, Gide, Morand, Drieu La Rochelle », et encore Barrès et Duhamel ; sur place, elle court sans répit d'une attraction à l'autre, qu'elle coche allègrement dans sa liste de *musts* à l'instar de la seconde Mme Panofsky en voyage de noces à Paris dans *Le monde selon Barney*. Si elle reconnaît sans problème que son engouement participe d'une tendance sociologique amplifiée par la démocratisation des vacances et des pérégrinations internationales, elle affirme toutefois se distinguer de la passagère lambda des « pullmans touristiques » par l'effort qu'elle déploie dans sa « quête » avide de paysages mirifiques comme de lieux historiques ou typiques. Et constamment, elle s'énerve de rencontrer ces dilettantes motorisés au sommet des montagnes qu'elle gravit ou des sites reculés qu'elle atteint à la force du mollet.

Bien que Beauvoir n'intègre pas à son raisonnement la dimension environnementale du tourisme de masse, ni d'ailleurs les dérives socioéconomiques dont ce commerce nuisible à tant d'égards s'est rendu coupable ces dernières décennies, sa conception du tourisme méritocratique me sert de justification molle pour la part que je prends moi-même dans le désastre écologique : contrairement à ceux des autres, frivoles, mes voyages seraient valables parce que, tout aussi « gloutonne » qu'elle, je ne « gaspille [pas] un instant » et dépense une énergie folle à enfiler les « révélations », lesquelles, malgré le rythme soutenu de leurs chocs, ne me « pétrifient » pas moins de bonheur. Ce serait le « privilège des gens – très actifs ou très ambitieux – sans cesse en proie à des projets, que ces trêves où soudain le temps s'arrête, où l'existence se confond avec la plénitude immobile des choses : quel repos ! quelle récompense » ! Rien à voir, bien sûr, avec le *far-niente* sur les transats des monstres nautiques ou dans les jacuzzis douteux des tout-inclus. Mais le mot est lâché : *privilège*, qui est la face sombre du mérite qu'elle préfère souligner. Avec les données dont je dispose, moi, sur les incidences de ma liberté de voyageuse, il m'est plus difficile de passer outre.

Et toi, dont je respecte l'éthique de vie peu encline aux complaisances que j'avoue ici, comment composes-tu avec l'inadéquation entre tes convictions écologiques et ton amour du voyage ?

Chère Claudia,

Le mot *privilège* m'a fait sursauter ; tu sais que, depuis les accablants événements survenus à l'Université d'Ottawa ces derniers temps, c'est devenu l'un de mes *trigger words* – comme *ignorance* et *fragilité blanche*. Mais venant de ton clavier il me semble bien utilisé : le voyage universitaire est-il l'un des privilèges des professeurs permanents (ceux que Simon-Pierre Beaudet appelle les « Postes ») ? Attention : on rejoint ici mon « fascisme élitaire » ; pour citer l'un de mes amis après trois verres ou six : « Maxime veut empêcher quiconque n'a pas fait un doctorat sur le quattrocento de visiter Florence. » Mon ami exagérait grossièrement (salut, Sylvain !), mais voici l'essence de la théorie que j'avais improvisée à la faveur d'une illumination fugitive (mais qui me semble avec le recul à peu près juste) : tous les voyages ne sont pas égaux et tous les

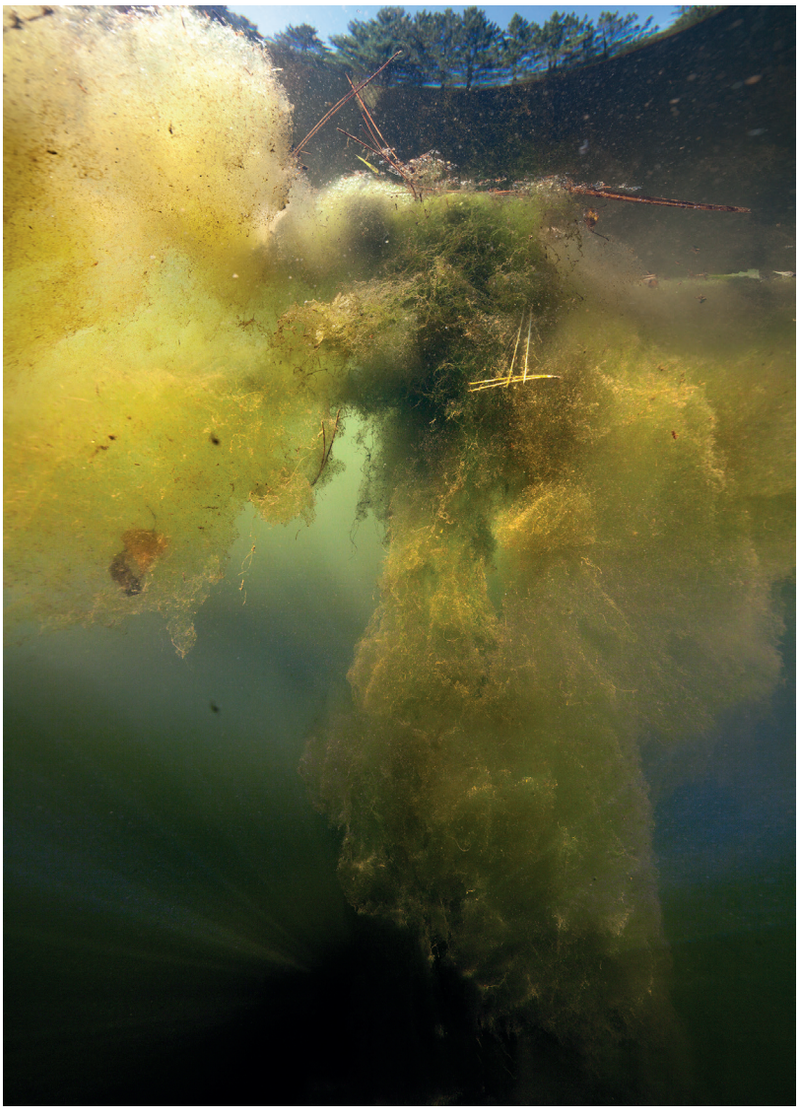

Photo : Isabelle Hayeur, *Spirogyra 01*, 2015

déplacements ne sont pas également justifiés. N'écoutant que mon courage, je me lance.

Toi et moi sommes docteur.e.s en littérature française, discipline que nous enseignons dans une université canadienne. Nous avons non seulement le droit, mais le devoir d'aller en France le plus souvent possible (à l'intérieur de paramètres raisonnables ; ton exemple pré-covidien de quatre déplacements annuels me semble quand même limite : pourquoi ne pas y aller moins souvent et plus longtemps ?). Nous devons *vivre* la France ; nous devons l'intégrer à notre être. Nous devons parfois l'habiter comme elle nous habite. Il ne suffit pas de lire et relire Hugo, Dumas, Verne (pour moi) ou Beauvoir, Triolet, Despentes (pour toi), il faut aller les vivre *in situ*. Comme moi, tu fais dans ta vie courante des listes d'ouvrages autrement inaccessibles, que tu voudras consulter lors de ton prochain passage à la Bibliothèque nationale de France ; c'est notre métier. Comme moi, tu as au fil des ans établi des réseaux de collègues avec lesquels tu veux (j'irais jusqu'à dire « tu dois ») échanger en présentiel, dans le cadre de colloques ou de journées d'étude (dont on peut se demander si elles survivront dans le monde postcovidien, mais c'est une autre question). Durant les vacances, c'est la France que je veux montrer à mes enfants ; je me rappelle avoir raconté l'intrigue du *Comte de Monte-Cristo* à mon fils alors que nous étions à Marseille, le château d'If devenant immédiatement un lieu magique pour lui et pour moi ; je me réjouis à l'idée de montrer à ma fille ce qui restera de « mon Paris » une fois que la gestion pandémique aura achevé ses ravages. Tu sais en outre que ma conjointe, surnommée Anne de Provence, a grandi à Aix ; quand nous y sommes, elle vit des moments proustiens, alors que je m'émeus à l'idée de marcher dans la ville de Boyer d'Argens. En somme : nous avons affaire *là*.

Mes intérêts (pour ne pas parler de ma culture nationale issue d'un héritage au moins double) m'amènent aussi au Royaume-Uni. Comme bien des Québécois, je me sens « chez moi » à Londres et à Édimbourg, deux villes que je fréquente constamment par la littérature. Je me sens intimement justifié chaque fois que je me rends en Grande-Bretagne comme en France. Notons bien ceci : j'ai d'abord voyagé par la lecture. Mon premier voyage européen, je l'ai fait à l'âge de vingt-cinq ans : Paris (j'étais profondément plongé dans l'œuvre de Victor Hugo), Florence (où j'ai passé un mois pour m'initier à l'italien dans un contexte scolaire), Vienne (je voulais marcher sur les traces de Mozart, Haydn et Beethoven, et m'y étais préparé en développant une connaissance à peu près fonctionnelle de l'allemand). Ce qui m'amène tout naturellement à développer cette axiologie que certains de mes amis qualifient de fasciste :

1) On devrait avoir une connaissance minimale des lieux qu'on va visiter *avant* de s'y rendre ; les voyages ne devraient pas être une initiation à l'étranger, mais plutôt l'outil d'approfondissement d'intérêts véritables cultivés sur le long terme. Combien de fois m'est-il arrivé, en file pour entrer au Louvre par exemple, de me dire que, si nous exigions des touristes agglutinés devant la pyramide qu'ils nomment deux rois de France et deux peintres français, la file diminuerait automatiquement de moitié ?

2) On devrait avoir une connaissance minimale de la langue du lieu qu'on s'apprête à visiter (cet axiome étant à lui seul susceptible de libérer Barcelone du poids de son surtourisme).

3) On devrait éviter à tout prix de cocher cités et pays sur des listes comme s'il s'agissait d'objets de consommation. Il est vain et absurde de vouloir tout visiter et découvrir. En revanche, il me semble sain de revoir les endroits qui ont une signification véritable dans notre parcours.

4) Les voyages dans les tout-inclus supposément paradisiaques, les croisières – en somme l'essentiel de l'activité touristique telle que nous la concevons en général – n'ont aucune raison d'être et ne constituent rien d'autre qu'une nuisance existentielle et écologique.

Bon, je suis un peu raide, j'en conviens. J'espère que tu sauras me nuancer un peu. Mais je me crois cohérent. Par exemple, je disais avoir étudié l'italien à Florence, et j'ai par la suite habité un an dans un village du sud de l'Italie, mais je ne suis pas retourné dans ce pays depuis une vingtaine d'années et n'en souffre pas, mes intérêts les plus féconds résidant ailleurs par les temps qui courent. Je peux en outre y retourner quand je le veux par la lecture. Anne pourra te mimer mon expression faciale lorsque, dans le cadre de vacances familiales en Provence ou dans les Calanques marseillaises, elle me propose timidement : « L'année prochaine, nous pourrions peut-être essayer le Portugal ou l'Espagne ?... » Fin de non-recevoir – même si je suis persuadé qu'il s'agit de deux destinations grandioses.

Cher Maxime,

Je suis animée d'une semblable pulsion pentecôtienne qui me commande de communiquer dans les langues au contact desquelles je me trouve. Mon effort le plus considérable, celui qui a par ailleurs porté le moins de fruits, et les moins conservables, remonte à 2017, en prévision du colloque de l'International Simone de Beauvoir Society à Haïfa. La fervente catho qui se tapit mal en moi jubilait tandis que sa contrepartie plus avouable se questionnait, pour des raisons écologiques mais aussi sociopolitiques, bien entendu. J'ai beaucoup observé, beaucoup appris en Israël, malgré la durée trop brève de mon séjour (moins d'un mois). Même si j'ai envie de prétendre le contraire, je me rends compte que j'aurais pu faire la majeure partie de ces apprentissages depuis mon bureau. Et je doute que le gain expérientiel justifie complètement l'ensemble des paramètres qui ont permis à une chercheuse canadienne de participer à un colloque de trois jours à l'autre bout de la planète.

Je reviens donc au privilège, parce que même si on peut y adjoindre une forme de devoir professionnel (« avoir affaire *là* ») il demeure que les déplacements fonctionnels (humanitaires, professionnels, scolaires et sportifs) ne ponctuent la vie que d'une poignée d'individus ; pour ceux-là seuls, il serait alors admissible de prolonger leur voyage durant leurs vacances et de pratiquer ainsi le tourisme en toute impunité. Mais l'affaire n'est pas simple et ces fonctions se déploient au-delà des institutions qui officialisent des formes coûteuses de rétribution du mérite, soit les variantes des missions, congrès, compétitions et démonstrations, que la charité ou la subvention, ce qui revient souvent au même, rendent partiellement accessibles au plus grand dénominateur commun : des tombolas pour des tournois sportifs aux expéditions d'ONG, et des campagnes de financement pour des tournées théâtrales aux stages de formation ou de recherche. Ce n'est pas suffisant. Je me prends à rêver de la démocratisation d'une version à durée variable du Grand Tour ou de l'année sabbatique australienne, dont les récits ont fasciné ma jeunesse avide d'ailleurs.

Pour être un tant soit peu juste, il faudrait favoriser la curiosité et le développement d'aptitudes plutôt que de récompenser des compétences tôt acquises (les héritiers et tout). On identifierait le mérite en germe et le gratifierait de faveurs touristiques, mais, en retour, afin d'éviter de surpeupler davantage les lieux d'intérêt unanime, on retirerait un temps, à qui ne s'en serait pas montré digne, le privilège du voyage. On séparerait le bon grain de l'ivraie, le méritant du polluant, distinction qui reproduit sans la recouper complètement l'antinomie classique de l'aventurier et du touriste.

Le privilège suppose l'exclusion, et celle-ci suppose des critères, comme ceux que tu as édictés. C'est ici que je te rencontre, dans une salle bondée du Louvre (je réserve en ligne afin d'éviter les files), où mon utopie s'assombrit tandis que j'ébauche le système qui déchargerait les individus de l'odieux de la sélection, laquelle suivrait des critères qui équivaudraient, dans ma vision, à ces dispositions et attitudes manifestant une intention essentiellement bonne, une tension vers ce que je considère comme étant le Bien. Nul besoin de m'étendre, tu vois le tableau

que dévoilerait cette brève expérimentation de pensée : ça dérape illico en délire autoritaire médiocre où la catégorie de personnes à laquelle j'appartiens trône arbitrairement au sommet, une universitaire doublée par la force des choses d'une gestionnaire. Sitôt ébauchée l'utopie du voyage pour tous, on voit se profiler le cirque kafkaïen et les messes basses pour l'attribution du moindre visa, comme c'est le cas dans tant de pays où règne la tyrannie. C'est si commode. Privilégiée incriminée par une conscience sociale (un chronotype courant), j'appelle de mes vœux des restrictions qui ne me toucheraient pas.

C'est un rapport similaire que j'entretiens plus largement avec la biosphère, que je l'habite ou la visite : on m'a tôt sensibilisée à l'ampleur du désastre qui me dépasse, puis j'ai lu ces reportages et visionné ces documentaires où on montre du doigt les gouvernements et les industries, ce qui revient souvent au même, mais je ne peux me soumettre à la fatalité de l'impuissance, je me sens directement concernée, immédiatement coupable. Dans son essai *Maquillée*, que je te recommande vivement, Daphné B analyse ce paradoxe existentiel qu'entraîne le fait de ne pas vivre selon son axiologie-croyance-éthique-idéologie-théorie : « Parfois, je souhaite l'apocalypse, comme on demande pardon. Ça me soulage d'imaginer ma disparition. » Comme tant d'autres citoyennes à la conscience malheureuse, je place les questions écologiques dans le haut de la pyramide de mes valeurs, mais ma responsabilité individuelle me pèse et les sacrifices qu'on m'intime toujours plus sévèrement de faire me paraissent vains dans les circonstances.

C'est parce que je faisais face à mon privilège de voyageuse au cœur même de la problématique du tourisme de masse à l'ère de la crise écologique, parce que je butais contre cette aporie entre la voie vertueuse et le sentier cynique que, fidèle à mon habitude, je me suis tournée vers la littérature et lancée dans une investigation pour comprendre comment s'expriment les enjeux de la généralisation du voyage dans les œuvres des Trente Glorieuses, comment s'y opposent les forces contraires que nourrit ce phénomène alors inédit. La position environnementaliste point, par exemple, dans les romans d'Annie Saumont et d'Elsa Triolet, où le paysage provincial se voit dégradé par la survenue de hordes de vacanciers qui sèment sur leur passage des papiers gras. Nettement plus prégnant, le malaise politique ternit quantité de récits qui se déroulent dans le pays voisin, vers où le besoin impérieux de soleil après les années noires de l'Occupation pousse d'innombrables Français. Passionnés par la guerre d'Espagne et venant eux-mêmes de traverser l'épreuve d'un conflit civil causé par la domination d'un oppresseur, ils sillonnent, comme tant de compatriotes, la route menant de Madrid à Barcelone. Beauvoir raconte cet épisode équivoque dans *La force de l'âge*, où, détournant le regard des exactions des forces de l'ordre et suivant le conseil absurde de Gide, selon lequel « boire un chocolat, c'est tenir dans sa bouche toute l'Espagne, […] chaque jour, [elle s]e contrai[nt] à avaler des tasses d'une sauce noire, lourdement chargée de cannelle […] ». La protagoniste de *Dix heures et demie du soir en été* de Marguerite Duras, elle, a l'estomac retourné par les tensions qui s'accumulent autour d'elle dans les lieux de villégiature espagnols, les rondes policières n'étant guère propices à la dégustation de langoustines. Mais la nausée persistante ne l'empêche pas d'écluser des manzanillas.

Alors, comme Daphné B, une planète coincée dans le gosier que même cet alcool sirupeux ne parvient pas à faire passer, je reconnais faire partie du problème et, touriste des régions limitrophes de mon esprit, j'explore l'inadéquation fondamentale entre ma volonté et mes actions. C'est mon ambiguïté que ces autrices d'hier et d'aujourd'hui m'aident à penser sans la résoudre ; c'est munie de leurs mots que je m'escrime à me situer dans l'entre-deux incommode à mi-chemin entre la donneuse de leçon rapidement ivre de pouvoir et l'écoanxieuse pénitente qui boit son calice jusqu'à la lie.

Chère Claudia,

En te lisant et relisant attentivement, je constate à quel point je suis peu judéo-chrétien. Car je peine à voir les choses en termes de récompenses et de punitions. J'ai fait mienne la devise de l'abbaye de Thélème (et d'Aleister Crowley), *Fais ce que voudras*. Mais je comprends en te lisant pourquoi certains de mes amis jugent mes idées relatives au tourisme comme étant fascistes : ils estiment que le voyage est un plaisir inaliénable et un droit fondamental. L'idée qu'on puisse « se trouver soi-même » en voyageant, que les déplacements constituent des mo-

ments de vie réels et intenses qui tranchent avec la vie quotidienne participe de ce que Cornelius Castoriadis appellerait une « signification imaginaire centrale », et témoigne surtout, à mon sens, de l'extrême pauvreté de notre vie normale. Prendre l'avion pour aller *là où nous n'avons pas affaire* constitue l'une des seules voies socialement acceptables pour *créer des situations*, pour parler comme Guy Debord cette fois. Or je te soumettrais ceci : est-ce que voyager moins (et mieux) ne pourrait pas être vu comme une forme de libération ? Libération, par exemple, de ce que Rodolphe Christin, dans son *Manuel de l'antitourisme*, appelle « un devoir de vacances assez coûteux » ? Je ne peux m'empêcher de considérer la liste des destinations à cocher méthodiquement, une à une, comme une forme d'aliénation. Aliénante, aussi, me paraît la planification d'un séjour en Espagne quand, en vérité, on souhaiterait retourner en Italie. À chacun de mes départs pour des colloques ces dernières années, faisant la file comme du bétail pour m'entasser avec les autres voyageurs à bord d'un avion dans des conditions inconfortables, voire humiliantes, je me suis demandé : le jeu en vaut-il la chandelle ? Pour nos voyages universitaires postpandémiques, je proposerais le *modus operandi* suivant : déplaçons-nous seulement si les colloques se déroulent dans des lieux où nous *avons affaire*. Pour le prochain congrès de verniens à Tampa Bay, par exemple, une présence Zoom pourrait suffire. Enfin, à discuter, à raffiner.

Mais surtout, je voudrais revenir sur ce que tu écrivais plus haut, sur le jeu à somme nulle écologique, ton piétonnisme et ton mode de vie relativement ascétique compensant en quelque sorte tes déplacements aériens. Je suis moi-même un fier piéton, parfois cycliste, qui construit sa vie avec une grande accumulation de *sans* (sans voiture, sans lave-vaisselle, sans micro-ondes, sans sacs de plastique, sans téléphone cellulaire, sans mille et une patentes inutiles). Cependant, un discours décourageant, auquel j'aimerais (timidement) m'opposer, nous rappelle constamment qu'un seul vol transatlantique détruit six mois de piétonnisme. Ce surmoi me semble malvenu dans la mesure où, comme c'est souvent le cas avec le discours environnemental, on tente d'individualiser une situation collective. J'ai lu quelque part (je retrouverai où si tu insistes) que les émissions de l'aviation (civile et militaire, prépandémie) ne représentent que 2,5 pour cent des émissions mondiales de carbone. J'ai lu aussi que l'empreinte carbone des centres de données Internet dépassera bientôt celle de l'aéronautique : qui en parle ? En somme, si nous cessions tous de prendre l'avion demain et pour de bon, ça ne changerait rien à rien. Le voyageur pénitent se trouve ainsi dans la même posture que le bon samaritain qui veut se passer de plastique et qui constate que cela est rigoureusement impossible : toute l'infrastructure commerciale, tout l'emballage, une pléiade de biens courants et indispensables sont plastifiés. On pourrait, chacun de son côté, se promener avec des sacs de toile et refuser les pailles au restaurant jusqu'à la fin de nos jours, et le continent de plastique continuerait néanmoins de progresser. En revanche, une action collective pourrait nous mener vers l'obligation de produire des plastiques biodégradables. Même logique pour nous qui allons au pub à pied plutôt qu'en voiture : nous ne changeons rien au fait que toute notre civilisation est coulée dans le béton. Les « privations » individuelles n'y changent pas grand-chose. Tout le discours environnemental me semble fondé sur ce principe de la privation (il est en cela lui-même très judéo-chrétien), alors qu'il serait plus persuasif si on l'appuyait sur l'idée d'une libération : qui veut vivre dans la quatrième couronne de Montréal et passer une partie significative de sa vie dans les embouteillages, pour avoir le privilège de tondre le samedi une pelouse plus grande ? Si l'horreur des banlieues constitue vraiment un modèle civilisationnel, pourquoi voyageons-nous dans des destinations qui ne leur ressemblent en rien ? Vivre libéré de la voiture, dans un environnement humain et stimulant, près de la boulangerie et de la librairie, près du parc public qui grouille de vie, est-ce vraiment une privation ? Ne pas se précipiter dans un tout-inclus pour faire progresser son cancer de la peau, est-ce une si grande souffrance ? Pour certains oui (et je ne voudrais pas les empêcher de réaliser leurs désirs), mais pour d'autres non. Je souhaite en somme que tout un chacun découvre ce qu'il souhaite profondément, et qu'il l'obtienne. Un comportement écologique peut se fonder sur la notion de désir.

En somme, d'un côté, libération de déplacements inutiles non réellement souhaités ; de l'autre, libéralisation des déplacements qui ont du sens. Affranchissement

général des désirs aliénés. Je suis, tu l'auras compris, un libertaire perdu dans une époque sinistre.

Cher Maxime,

Je repense au point que tu soulevais dans ton premier retour de courrier, soit le désir de partager avec tes proches, tes enfants en particulier, les lieux que tu avais appris à aimer, désir de transmission qu'on pourrait étendre à notre profession commune : ce goût des voyages, ce sont mes parents qui me l'ont d'abord donné, comme je l'ai mentionné, mais sa forme adulte remonte à un cours de première année de baccalauréat où un professeur dont j'appréciais l'érudition et l'ironie, tout en subissant son snobisme parisien, ignorant notre pauvreté (je ne m'avancerai pas à déterminer s'il s'agissait de méconnaissance ou d'inconsidération), nous exhortait à profiter du congé pascal pour aller voir telle exposition au centre Pompidou ou entendre tel concert à Pleyel. Nos récriminations de misère estudiantine ne donnaient lieu qu'à la concession qu'il y avait bien cet opéra qui semblait pas mal au Met – vous pouvez quand même vous permettre de prendre le bus vers New York, n'est-ce pas ?

Si, comme mes collègues de classe, je lui en ai voulu sur le coup de nous asséner son privilège, il n'en a pas moins joué un rôle important dans mon éveil au monde ; il m'a fait comprendre que des milliers d'heures de France Culture, des séries Donizetti au Cineplex ou de longues visites sur les sites de plus en plus interactifs des grands musées mondiaux ne suffiraient pas à me faire vivre le choc de la « déchirure jaune » des plafonds de San Rocco qui avait tant ébranlé Sartre ou celui du pur désespoir sonore de la folie de Lammermoor, qui m'a révélé que l'émoi opératique n'était pas réservé aux porteurs de chaussures de zébu. Par ses récits enthousiastes de découvertes artistiques dans les métropoles que je ne pouvais explorer que sur Google Maps, comme les antihéros de *Document 1*, Mr. P. faisait vivre les lettres mortes des programmes de spectacle jaunis et des brochures de galerie non illustrées qu'il faisait circuler pendant les pauses de ses cours. Il m'a ainsi communiqué sa passion de l'expérience vécue, complément indispensable du savoir acquis. Comme ces météorologues qui ne semblent dire vrai sur la tempête terrible que si leurs cheveux volent au vent, comme ces reporters de guerre qui suscitent l'indignation moqueuse si, contrairement à Vic et Flo, ils n'ont pas vu l'ours de leurs yeux vu, ce prof a stimulé mon appétit d'une « présence au monde ».

Et c'est cette présence au monde que j'ambitionne d'exalter à mon tour chez mon auditoire captif, comme tu partages avec le tien et avec ta famille la signification personnelle – et non privée – qu'ont prise des lieux littéraires dont tu as l'expérience vécue. Ce sont les rencontres, les verres de l'amitié (qui déclassent tout colloque Zoom ; j'irais à Tampa Bay), les moments d'absolue sérendipité (une librairie-bar à vin de Besançon ouverte tard un dimanche (!) d'où on entend les tigres du fort Vauban – faut y avoir été pour comprendre), tout ce que m'ont apporté mes déplacements où *j'avais affaire*, et qui m'ont faite. Il ne s'agit pas de ce tourisme de glutamate monosodique dont une pincée relève pour certains cette « extrême pauvreté de la vie normale » que tu déplorais, mais de la gloutonnerie beauvoirienne pour les richesses d'un monde qui peut nourrir le nôtre, qu'on peut faire nôtre, portant cravate d'Italie ou sac au dos.

Chère Claudia,

D'accord, allons à Tampa Bay si l'occasion s'y prête. Je connais bien le professeur dont tu parles ; il a eu le même effet sur moi. Ton concept de présence est effectivement crucial : si chacun plongeait profondément en soi-même pour tenter de sonder là où il a affaire, le tourisme devrait pouvoir survivre, au détriment du seul surtourisme. À cette condition, le touriste pénitent pourrait redevenir simple touriste. Du moins peut-on le souhaiter. ■

Maxime Prévost est professeur titulaire au Département de français de l'Université d'Ottawa. Il a publié récemment *Alexandre Dumas mythographe et mythologue* (Honoré Champion, 2018) ainsi qu'une édition du *Pays des fourrures* de Jules Verne (Classiques Garnier, 2020).

Claudia Bouliane enseigne la littérature à l'Université d'Ottawa. Son projet de recherche actuel porte sur les représentations du tourisme de masse dans la littérature française des Trente Glorieuses. Elle a publié des articles sur le sujet dans *Études sartriennes* et la *Revue des sciences Humaines*.